

La crèche est un lieu où l'on reçoit les tout petits enfants des pauvres mères de famille, obligées de gagner leur vie hors de la maison. On les leur remet le soir et elles viennent les y déposer chaque matin ; on y pourvoit à tous leurs besoins ; dès que leur intelligence commence à se développer, on s'occupe de leur instruction morale et religieuse. Combien d'accidents sont causés, parceque de pauvres femmes, obligées de laisser leur demeure, pour gagner le pain de leurs familles, ont abandonné le soin d'enfants encore au berceau à d'autres enfants, trop jeunes pour pouvoir être chargés d'une telle responsabilité ? Il est vrai qu'une semblable institution est susceptible d'abus, en déchargeant les mères de famille des plus doux soins et, surtout, de ceux qui tendent à former pour la vie un si étroit attachement entre la mère et son jeune enfant. C'est donc une œuvre qui a besoin d'être limitée par la nécessité même, et qui ne doit point s'étendre au-delà. Aussi, n'admet-on à la crèche que les petits enfants dont les parents sont dans la plus grande pauvreté, et dont les mères sont forcément occupées à des travaux qui ne leur permettent point d'en prendre soin. Malheureusement, dans les grandes villes, il y a toujours un bon nombre de familles ainsi situées, et l'on conçoit toute l'importance qu'il y a de venir au secours de pauvres petits êtres, presque abandonnés la plus grande partie du jour.

La salle d'asile est une école de petits enfants de trois à sept ans. L'enseignement s'y donne d'après un système tout particulier, jusqu'ici peu connu dans ce pays, et calculé pour le premier âge. La lecture s'y enseigne au moyen de petits blocs sur lesquels sont collées de grosses lettres. L'institutrice arrange ces petits blocs sur un pupitre exposé à la vue des enfants qui lisent tous ensemble. On forme ainsi des mots et des phrases et l'on supprime, comme dans la plupart des nouveaux systèmes de lectures, les fastidieuses longueurs de l'alphabet et du syllabaire. Presque tout s'enseigne en chantant et en jouant, jusqu'à l'arithmétique ; ce qui rappellera peut-être à quelques-uns de nos lecteurs ce vers de Boileau :

« Tout, jusqu'à je vous hais, s'y dit fort tendrement. »

Le boulier-compteur, les leçons de choses, l'histoire sainte par tableaux y jouent aussi un grand rôle. Il y a un préau, c'est-à-dire une salle de récréation, qui tient lieu de préau en hiver et dans le mauvais temps. La plupart des exercices du corps se font dans cet endroit et alternent avec les leçons.

Nous avons pu assister dernièrement à une séance de la salle d'asile du faubourg St. Joseph, qui s'est tenue en présence de N.N. S.S. les évêques de Montréal et de Cydonia, de M. Rousselot, le zélé directeur et fondateur de l'institution, et de quelques familles qui s'y intéressent. Nous avons été agréablement surpris en trouvant presque tout le matériel d'école, nécessaire à une salle d'asile, déjà installé, et les sœurs parfaitement au fait de la méthode que nous venons de décrire. Les élèves ont répondu simultanément aux questions qu'on leur a adressées sur le catéchisme, la géographie, l'histoire sainte, les leçons de choses, les petits enfants de trois ans répondant avec les autres. Entre autres tours de force, toute la classe nous a nommé sans hésiter

tous les comtés du Bas-Canada de Vaudreuil à Bonaventure. La séance s'est terminée par quelques bonnes danses rondes canadiennes, que les petits enfants ont exécutées à ravir, après quoi l'on a chanté un cantique, et Mgr. de Montréal a donné sa bénédiction accompagnée d'une courte allocution et d'un grand congé. Un incident touchant a été l'adoption, comme cela se pratique en France, de quelques petites orphelines par quelques-unes des petites demoiselles présentes, qui deviennent ainsi leurs sœurs. La sœur riche, naturellement, de temps à autre, envoie à la sœur pauvre une partie de son superflu, en fait de hardes, livres, images, jouets et bonbons.

La salle d'asile n'est composée, pour le présent, que des 60 enfants de l'orphelinat ; mais elle recevra un grand nombre d'enfants de la localité, lorsque l'édifice très vaste qui s'élève maintenant, grâce à la libéralité des citoyens du faubourg St. Joseph et du faubourg St. Antoine, sera terminé. Il est déjà très avancé et forme un parallélogramme de 120 pieds de long sur 30 de profondeur. Au rez-de-chaussée sera la classe de la salle d'asile, qui aura 42 pieds de long et le préau, qui en aura 54. L'une et l'autre salle auront 16 pieds et demi de hauteur, disposition hygiénique des plus importantes, et que nous devons d'autant plus louer qu'elle est plus rare dans nos institutions. L'étage supérieur aura 11 pieds et demi d'élévation et sera divisé en deux salles ; l'une servira à la crèche et l'autre sera encore une classe de la salle d'asile. Tout l'édifice aura 35 pieds d'élévation au-dessus du sol. Il pourra contenir 350 enfants dans la salle d'asile et 50 dans la crèche. Nous ne dirons pas à ceux qui président à cette œuvre comme disaient les païens : *sic itur ad astra* ; nous leur dirons seulement : c'est ainsi que l'on se fait à soi-même sur la terre un avant-goût du bonheur céleste !

Petite Revue Mensuelle.

Il ne faut pas crier trop fort avant d'être sorti du bois, dit l'autre. Il ne faut pas non plus vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, ajoute la fable de Lafontaine. Enfin, il y a, dans la sagesse des nations, une trentaine de dictons qui auraient dû nous empêcher de célébrer si bruyamment la pose du câble télégraphique avant d'être bien certains de son succès définitif. Il paraît que ce pauvre câble ayant su quelque chose de toutes les ronflantes harangues et de toutes les épouvantables poésies qui ont été commises en son honneur, et, soupçonnant qu'on allait le condamner à les répéter, a pris le parti de se taire tout-à-fait : ce qui nous semble une conduite discrète et justifiée par les circonstances. M. Babinet a même prédit que le télégraphe ne parlerait plus que très rarement, considérant ses premières paroles comme un heureux hasard. Ce savant est d'avis que la transmission de signes distincts, sur un aussi long parcours, est quelque chose de voisin de l'impossibilité. Ceci nous étonnerait fort et nous espérons que M. Babinet vivra assez longtemps pour être témoin du succès complet de cette grande expérience. Pour la science et pour l'industrie moderne, le mot impossible n'existe guères. S'il y a quelque chose d'incomplet dans l'instrument, tel qu'il existe aujourd'hui, nous ne doutons point qu'il ne soit plus ou moins promptement perfectionné, et, de ce que l'on a pu échanger quelques paroles à travers l'Océan, nous concluons hardiment que l'on parviendra sous peu à tenir une conversation suivie de l'un à l'autre hémisphère.

M. Babinet a, du reste, assez à faire des comètes qui paraissent, par demi douzaines, sans sa permission, sans venir ainsi se poser en trouble-fête au milieu des réjouissances de notre continent. Il a affirmé, dernièrement, que la belle comète de Donati n'était pas et ne pouvait pas être celle de Charles-Quint, parce qu'elle suivait une route toute opposée à celle de cet astre célèbre qui, selon lui, s'obstinerait à manquer à son rendez-vous échû depuis environ deux ans. M. Hind, au contraire, assure que c'est bien la comète de Charles-Quint, et prétend rendre compte de son retard par des calculs sur l'action des divers corps célestes près desquels elle a dû passer. Mais qu'on s'entende et qu'on ne s'alarme point. Lorsqu'on dit qu'une comète passe près d'un autre corps céleste, il s'agit toujours de quelque trente à quarante millions de milles. Dans le cas actuel, cependant, l'éclat de cette splen-